

LIBRES ET AFFRANCHIES (2)

Précisons que c'est « libres et affranchies » avec « IES ». Nous allons parler des femmes, et du phallus bien sûr, car l'on sait que les femmes y sont très sensibles, au phallus !... surtout en ces temps de modification du grand Autre.

Alors libres et affranchies elles le sont toutes : les femmes sont libres et affranchies un peu, beaucoup, passionnément et peut-être le sont-elles quelle que soit l'époque et la culture. Et je ne m'aventurerai pas à dire « pas du tout », parce que je ne pense pas que la structure le permette. C'est un préambule nécessaire.

Pour nous, analystes, aborder le malaise dans la culture ou la civilisation, c'est appréhender le monde à travers ses symptômes, ce qui bien entendu nous limite grandement, en sachant que toute société construit ses modèles d'aliénation articulés à ses idéaux positifs et injonctifs.

Aujourd'hui, nous sommes dans un temps d'insubordination généralisée, de refus de toute forme d'assujettissement et de désaveu de la parole dans le cadre d'une remise en question de toute autorité, ceci au nom de la promotion d'une émancipation généralisée, d'une « décolonisation » par rapport à un ordre. Et les femmes aujourd'hui veulent être libres et affranchies : c'est un nouveau mot d'ordre peut-être. Il en est attendu une nouvelle société plus humaine.

Ce mouvement, dans l'expression symptomatique que la clinique nous propose, je l'ai appelé (c'est peut-être un forcing !) de la délinquance au féminin, qui est pour moi une possibilité inscrite dans la structure et j'ai dit délinquance **au** féminin et non pas délinquance féminine parce qu'elle n'est pas le pendant symétrique de la délinquance masculine : j'en reparlerai.

Il semble bien que la délinquance au féminin connaisse partout une extension que mettent en évidence les données statistiques publiées par l'Observatoire national de la délinquance et que confirment les pédopsychiatres, les pédiatres, les sociologues, les travailleurs sociaux, les personnels de justice ou les médecins généralistes, tous inquiets de la mise en danger des jeunes adolescentes.

Je vais aussi être amenée dans ma démonstration, aujourd'hui où nous devons parler du narcissisme, à évoquer ce qui touche la clinique de l'adolescence, qui marche pour nous toujours en avance, ce moment de la mise en place de l'identité sexuelle, à situer le désarrimage du narcissisme et une non-articulation à la régulation phallique vers une sortie du langage de ces jeunes qui demandent à se situer dans un en deçà, un au-delà ou un en-dessous ou que sais-je, du langage, ce qui me conduira à parler d'un nouveau symptôme qui tend à la généralisation avec ses incidences inquiétantes et qui porte évidemment sur le corps, puisque c'est là que les femmes ne sont pas libres (le corps fait résistance à la liberté) et que la jouissance phallique est hors corps. Ce nouveau symptôme, je l'appelle érotomanie sociale, je dirai même érotomanie sociale à tendance pornographique.

Qu'appelle-t-on délinquance ? La délinquance consiste en un franchissement des limites et répond à un défaut de symbolisation dans la mise en place d'une limite. Quand on parle de délinquance on parle de normes et de limites.

La mise en place d'une limite, c'est là où d'emblée le bât blesse du côté des femmes car si la délinquance masculine est en lien avec un défaut d'accès au phallus, qu'il faut aussi aujourd'hui compléter par toute l'évolution toxicomaniaque de notre société, la position féminine n'est, contrairement peut-être aux apparences, aucunement symétrique malgré parfois un certain mimétisme apparent.

La question phallique pour les femmes s'y joue là : il s'agit de l'inscription par rapport au phallus des femmes et de la place qu'elles tiennent dans l'écriture du lien social, qui leur incombe en particulier (n'oublions pas le mariage, cette forme d'humanisation psychopathologique du réel du non rapport sexuel ! Il réalisait par la voie symbolique une inscription sociale). On peut donc comprendre à partir de là, parce que la clinique des femmes se rapporte au grand Autre social et à ses évolutions, comment cette question de limite se joue de façon plus ou moins locale ; tout cela est variable : dans l'espace et dans le temps, selon les cultures, les religions, les incidences des exils, selon une géopolitique complexe qui n'est pas sans un certain reflet dans l'hexagone.

Il s'agit donc d'un problème de lecture : envisager la délinquance comme l'écriture de la féminité est avant tout une question de lecture qui est de notre côté, de notre responsabilité, qui revient au clinicien, car bien entendu l'acte délinquant est bien souvent méconnu par le sujet, voire dénié.

Si la délinquance consiste en un franchissement des limites, et qu'elle a comme moteur même ce franchissement, elle serait un palliatif au défaut de la mise en place d'une limite. On peut bien comprendre ce que cette question de la limite a de spécifique pour les femmes. Côté masculin, il y a les bornes il y a les limites, relisons Lacan selon Fenouillard. Mais qu'en est-il pour les femmes ? je dirai que là se joue le défaut de symbolisation inhérent à la structure, ce scandale de la structure dont je vais maintenant dire un mot, qui souligne l'insécurité fondamentale des femmes par rapport à leur être, par rapport à leur identité et leur place d'objet aujourd'hui contestée par les différents courants du féminisme.

Les femmes, nous le savons, ne sont pas toutes : pas de femme qui puisse trouver par elle-même sa propre légitimité, sa représentation : le signifiant ne peut pas lui donner son être sexué. Freud s'était heurté au paradoxe que la condition féminine s'oppose à toute universalité, étant amené à faire le constat que le savoir inconscient ne dit rien du sexe féminin. La virilité est bien sûr la métaphore de l'homme alors que la féminité ne peut être métaphore des femmes car il n'y a pas d'universel de « La Femme » qui pourrait fonder cette métaphore.

C'est pour résoudre une légitimité qui ne s'obtient pas à l'issue de la castration qu'elle vient compléter la castration masculine, non pas d'en être complémentaire, mais de s'y adosser, « la faire symptôme au point où la jouissance phallique comme telle est aussi bien son affaire » dit Lacan dans *RSI*. Les femmes, une par une, ont affaire à ce défaut symbolique d'autant que comme femmes leur être n'est pas tout à fait arraché au réel, ce qui en a fait d'ailleurs les proies de la science. La sublimation, qui est de la jouissance, l'amour aussi, les y aide pour s'articuler à l'Un qui leur donnera leur reconnaissance de Une. Elles sont donc dans la recherche de l'insigne qui les définira (comme la maternité par exemple)

Et de ce fait, l'assujettissement des femmes à l'instance phallique passe par une identification sexuée comme nous le dit Lacan dans *Les Noms du Père* : « Parce que l'homme, tel que l'imagine la femme, c'est à dire celle qui n'existe pas, c'est à dire une imagination de vide, l'homme, lui, il est tordu par son sexe, alors qu'une femme peut faire

une identification sexuée, elle n'a même que ça à faire puisqu'il faut qu'elle en passe par une jouissance phallique qui est justement ce qui lui manque. »

C'est le biais par lequel la fonction phallique est aussi bien son affaire.

L'instance phallique, la loi sexuelle, dans la discordance de l'être et l'avoir, – c'est toujours dans la discordance cette histoire – ne permet pas d'inscrire une bipolarité sexuelle et impose une contrainte par corps : s'il s'agit pour l'homme de la négativation de l'organe, la femme, elle, incarne le désir et son corps fait domicile. Discordance : ils ne sont pas dans la même dimension, ils ne sont pas en contradiction non plus. C'est à cela qu'ont affaire les jeunes gens qui doivent advenir et c'est ce que bien souvent aujourd'hui la société tente de dérouter.

Les femmes ne sont pas de plain-pied dans l'organisation phallique : elles sont autres et pas toutes, ce qui les met dans une position d'altérité, d'hétérotopie. Dans cet écart d'accroche à la fonction phallique, c'est dans ce dilemme, celui de consentir à cet assujettissement que pourra se formuler leur liberté. Mais aussi leur devoir de civilisation : « sur-moitiés » dira Lacan.

« Pour accéder à cette reconnaissance de sa féminité, il lui faudra réaliser cette assumption de son corps » nous disait Lacan dans son intervention sur « Le transfert ».

Nous ne sommes pas sans savoir aussi que l'intrusion phallique pour une fille, c'est-à-dire, comme le dit C. Melman, « La découverte qu'elle participe par son corps au monde de la sexualité », (et le corps fait évidemment obstacle au vœu d'être libre), cette découverte, donc, peut ne pas aller de soi et le père en être un responsable abusif. La psychopathologie de l'adolescente en est bien souvent la démonstration. La délinquance au féminin est une question qui relève majoritairement du traitement de l'adolescence chez les filles. Soulignons-le, car c'est le lieu même de cette clinique de la délinquance au féminin. C'est toujours au temps de l'adolescence que se joue cette problématique pour les filles et Freud nous avait déjà fait remarquer qu'il n'y a pas de clôture du temps de l'adolescence pour les filles : ça peut toujours se rejouer. Tous les 10 ans ! (ça semble aujourd'hui la scansion !), elles changent. N'oublions pas que l'insatisfaction et la déception ont toujours réglé leur destin.

Par rapport à cette introjection phallique les femmes peuvent donc être obéissantes ou désobéissantes : cela a marqué la clinique que nous a déplié l'hystérique qui a longtemps fait marcher la machine. Elles y consentent ou pas ; le dire en ces termes est courtois mais nous ne sommes peut-être plus au temps de la courtoisie et l'évolution de la société démocratique dans ses injonctions actuelles nous pousse peut-être à repenser le mot désobéissance : « on se casse, on se barre », nous on dit Adèle Haenel suivie par Virginie Despentes : phrase entendue en écho récemment, qui veut aussi signifier qu'on voudrait se barrer de toute identification sexuée, dans un individualisme qui voudrait libérer le sujet de toute allégeance morale et sociale.

Vous remarquerez le lien entre identification et reconnaissance : c'est un point important car aujourd'hui dans ces mutations il y a une dissociation entre identification et reconnaissance. Aujourd'hui le déni quant à l'autorité du langage dissocie identification et reconnaissance.

Mais délinquance vient du mot « *delinquere* » qui veut dire deux choses : l'acte, le délit d'une part, d'autre part manquer, faire défaut ; cela s'employait surtout dans le sens de « manquer à un devoir ».

Si effectivement la clinique des femmes se rapporte au grand Autre social, en est très solidaire, il me semble important aujourd'hui d'interroger aussi comment le grand Autre

manque au devoir, comment il « délinque », si vous me permettez ce barbarisme phonétiquement évocateur, comment il délinque par rapport au symbolique en prônant une égalité qui ferait fi de la dissymétrie, et en déléguant à la science le pouvoir d'un signifiant maître absolu. Il faut aussi mesurer comment la responsabilité des sujets et l'appréhension même de celle-ci peut se jouer entre une méconnaissance du sujet et les manquements du grand Autre.

Vous le savez déjà, les choses ont changé pour nous et ce n'est pas un scoop de vous annoncer que l'on ne fait pas les enfants comme autrefois et ce depuis qu'on a socialement dissocié sexualité et procréation. Cette mutation était déterminante. La science et surtout les nouvelles technologies ont changé la donne. Alors je vous dirai : tout change et rien ne change. Bien sûr pour une par une, pour un par un, la question se posera de manière classique car pour chacun, un par un, rien ne change. Pendant ce temps-là la société tente d'adapter juridiquement.

Aujourd'hui, les choses se jouent autrement : de la maternité qui manifestait un consentement de fait, les femmes sont aujourd'hui déplacées car la maternité est transgenre. Cela ne suffit plus et cela les dépossède de l'objet qu'elles recelaient, une part de réel. Cela n'est pas sans les mettre dans une impasse identitaire d'être des Une incontestées car la scène primitive se joue maintenant avec des pipettes !

L'injonction libertaire et égalitaire creuse ce manque à être de légitimité des femmes. Alors s'inventent des tas d'identifications : LGBT, identifications fluides... Quand on veut faire l'économie de s'adresser à l'autre, à l'autre du sexe en suivant ces démarches-là, on est dans le dés-être (j'en avais parlé à propos de Paul alias Beatriz Preciado dans un texte intitulé « Se doper pour être ») et c'est assez délinquant tout ça !

Elles avaient toujours trouvé aussi une solution, celle de filer vers un grand Autre non barré : Saint Cyr nous l'a montré. Aspirées par un grand autre non barré hors langage, elles sont devenues folles de Dieu car pour les femmes se joue cette diplopie. Les mystiques pour moi, même si elles sont, pour certaines, contenues par l'écriture, ne sont pas sans être dans une forme de délinquance par rapport à l'ordre clérical, libres et affranchies jusqu'à la folie.

Aujourd'hui les filles ont bien raison d'être déçues : l'école mixte, laïque et égalitaire les avaient mises sur un plan d'égalité en oubliant qu'à l'adolescence, ça ne marchait pas comme cela, ça « mixtait » mais ça n'articulait pas : déception ! Les pères s'y sont lancés dans une économie qui est passée sous silence : économie de la castration et parfois même flatterie narcissique facile pour ces pères.

Alors comment cela délinque-t-il aujourd'hui ? Ça délinque peut-être de plus en plus fort dans les mutations sociales promues par la science et ça délinque dans une société néo-libérale qui prône une jouissance sans limite, égalitaire, dans l'effacement de la différence et la promotion du semblable (mais comment une fille pourrait-elle être semblable ? d'où parfois un mimétisme).

La société encourage aujourd'hui à quitter les limites d'une jouissance bornée par des impossibles. Si elle a donné aux femmes la liberté de leur sexualité, la science, mais plutôt les technologies qui en sont issues, offrent par leurs objets positifs et leurs opérations dans le réel à compenser les malfaçons et les injustices du destin, fournissant à un imaginaire de la performance. Ce qu'on n'a pu obtenir par le destin ou symboliquement, on l'obtient par ce maître réel qui vous refait le corps chirurgicalement et traite les impasses du miroir : je ne suis pas du bon sexe, donc on va tout transformer, mon miroir ne me convient pas, on va le retoucher chirurgicalement, et ce plus dans l'idée d'une présentation que d'une représentation pour l'autre. Le discours de la science introduit de façon radicale une

intolérance au symptôme, c'est-à-dire à l'inscription singulière du ratage qui soutient désir et jouissance, délogeant les assignations symboliques des corps et délogeant ainsi pour les sujets l'impératif d'y trouver leur vérité, leur faisant abandonner l'impératif de cette création que représente l'objet imaginaire : l'habillement de l'objet qu'une femme peut être et d'offrir au lien, où s'exprime aussi l'amour qui enserrait l'érotomanie fondamentale des femmes ; les femmes ont besoin d'aimer, les petites adolescentes ne cessent de nous le dire, elles se partagent souvent entre vœux de révolte et aspiration à l'amour, mais sur quel écart se faire aimer ? C'est ce dont on essaye de parler.

Cela a permis de croire à un affranchissement, à une émancipation possible par rapport à toute contrainte, faisant basculer les impératifs des devoirs au seul profit d'un « j'ai bien le droit » généralisé faisant fi de toute autorité.

C'est ce qui s'énonce pour ces jeunes filles par exemple sous la forme de ce slogan clamé haut et fort : « mon corps m'appartient », cette contre vérité pour des parlêtres, même s'il faut aussi pouvoir sauver pour les femmes qu'elles puissent dire non à ce que leur corps puisse appartenir totalement au *logos*, car de fait il ne peut pas s'inscrire totalement dans le symbolique ; il échappe par sa part de réel, car le corps ne fait pas savoir. « Mon corps m'appartient » a fait illusion qu'il y avait là une émancipation possible, émancipation par rapport au *logos* alors qu'on n'est femme que par rapport à l'autre du sexe : l'échantillon de base reste homme/femme même si on y introduit quelques variations.

Cela a permis de croire à un affranchissement, à une émancipation possible d'un lien par rapport au partenaire qui, réduit à sa plus simple expression de spermatozoïde, se voit de plus en plus utilisé comme un accessoire.

Les choses ne s'arrangent pas. L'appel social régi par la fiction mâle du tout phallique, de l'égalité, amène à une im-personnalisation dont les femmes ne peuvent que pâtir. Car pour les femmes le tout phallique conduit à l'effacement de l'irreprésentable, condition de toute civilisation, à l'arasement du mystère dont elles sont porteuses, et donc à une perte de confiance en leur être féminin non pas imaginaire mais réel.

Lacan pointait très bien que « je me vois d'où ça me regarde ». C'est d'actualité dans cet individualisme chaotique actuel car aujourd'hui, pour les femmes encore plus qui pourraient plutôt dire : « je ne sais plus d'où ça me regarde ». De ne plus se voir en n'étant plus vue de l'autre peut conduire aussi à la perte de confiance en soi. C'est un effacement de la scène où se joue l'illusion et la méconnaissance du moi. Mais, disent-elles simultanément, « je ne suis pas non plus d'accord qu'on me fixe, qu'on m'identifie, qu'on me fige dans la coupure d'une identité, sexuelle ou sexuée » : à qui peut-on se fier lorsque toute position est récusée ou dénoncée comme défailante ? Là se joue la dissociation entre identification et reconnaissance, véritable désarrimage du narcissisme. Dés-être (y'a de quoi se doper pour être !) ou bien partir dans le refus d'un assujettissement en acte radical et « s'étourdir de l'anti phallique », comme le dit Lacan dans un des derniers séminaires : alors là chacun partira de son côté, dans une rivalité mortelle dont les formes agressives sont d'ores et déjà évidentes.

S'il était possible, « l'anti phallique » se manifeste comme sortie du langage qui est dans sa meilleure formulation la voie mystique, fusion dans le grand Autre qui s'accompagne d'une dissolution de l'imaginaire. L'autre, moins parfaite, c'est le refus de toute identification comme l'a précisé Paul Preciado, voie qui conduit à une dé-personnalisation, dans le refus de toute identification Homme ou Femme malgré toute forme de dopage.

Aujourd'hui les femmes, qu'elles soient délinquantes, en centres fermés ou enfermées dans nos cabinets, veulent donc être libres et affranchies. Elles ont effectivement une liberté que n'a pas le partenaire tenu par la castration. Elles ont la liberté que la castration soit pour elles contingente. Certes il faut qu'elles gardent leur liberté, celle de dire non, c'est même nécessaire pour le partenaire, pour amoindrir la « touthomie » masculine et ses abus. Elles sont libres, elles le savent, mais c'est l'affranchissement qui est problématique, lui qui favorise le débridement des pulsions dans des actes.

Et ce débridement qui caractérise en tout premier lieu les adolescentes, se trouve aujourd'hui perverti par la société puisqu'elle les pousse à ne plus refouler mais simplement à dénier et récuser dans ce que j'appellerai, je vous le disais tout à l'heure, une érotisation sociale pornographique. Je vais m'attacher à vous le montrer.

Plus affranchies, elles le sont, elles qui sont maintenant dans la rue et non plus à la maison, elles à qui les parents ont ouvert un avenir sans limites et qui sont douées, délicieuses, un peu nymphos, peuvent correspondre sur Internet avec des garçons de tous âges, car du côté de la séduction et du savoir-faire, elles, elles sont finies ! La mondialisation, les réseaux leur ouvrent les portes de toutes sortes de relations, d'aventures et de jouissances à découvrir. Elles vont un peu se faire maigrir pour s'offrir une grande boulimie sans perte et sans limites, elles vont marquer leur corps de scarifications et expérimenter par elles-mêmes les limites qu'elle peuvent s'infliger dans une haine du corps qu'elles ne peuvent reconnaître, hors de toute érotisation. Le tatouage leur sert d'inscription réelle sur le corps.

De cette volonté de se constituer elles-mêmes et seules dans la haine du corps, dans le refus d'une contrainte par corps jusqu'à la sortie du langage, dans une révolte et un défi aussi de ne pas servir, c'est une clinique de l'acte, du refus et du déni, de l'insolence et de la provocation, mais aussi de l'isolement car elles se séparent du recours qu'elles peuvent trouver dans l'autre, petit ou grand. Et j'amènerai aussi que s'y écrit une nouvelle clinique de la folie que je ne dirai pas psychotique.

On remarquera aussi que cette volonté d'affranchissement se trouve encouragée par la passion maternelle dont ces jeunes femmes sont aussi agitées en l'ignorant, issue des révoltes féministes que depuis 1969 les mères ont pu avoir, en projetant ce qui n'a pas eu lieu pour elles totalement et qu'elles proposent à l'avenir de leurs filles. C'est la temporalité des passions du côté droit des formules de la sexualité qui s'inscrit pour les femmes à la génération d'avant. L'actualité nous la déverse aujourd'hui, vingt ou trente ans plus tard : c'est ce que nous entendons tous les jours et cela donne du ressort à cette demande d'affranchissement. Car bien sûr le deuil de cette envolée sans limites n'est pas demandé aux femmes, aux mères. La société n'y prend pas garde et si nous avons déplié une clinique autour du ravage mère/fille disons œdipien, nous aurions à lire à nouveau les dimensions de ces emprises : c'est une clinique du deux et pas du trois, nous en connaissons les effondrements.

Libres et affranchies, elles seront toujours justicières, pensant avec quelques raisons qu'il leur appartient d'introduire un autre mode de jouissance que celle ordinaire bornée. Elles peuvent aussi être dans la dénonciation idéologique de la congruence entre l'économie du capital et un ordre dit sexuel, en proposant toutes sortes d'affichage du corps : c'est par exemple le phénomène du crop top qui déchaîne aujourd'hui les passions des jeunes filles et aussi des pères (cela a entraîné un *hashtag* immédiatement chargé : « balance ton bahut » en dépit de la réaction du pauvre ministre de l'Éducation Nationale qui prônait une tenue dite normale, et qui a ripé jusqu'à parler d'une tenue républicaine !). De quoi s'agit-il ? C'est un haut court (j'ai appelé Gérard Amiel pour connaître le champ sémantique de ce mot, je le remercie de m'avoir fait entendre que rien ne s'entend de ce signifiant) Je me suis donc

attaché au mot « court » et à la coupe qu'il manifeste car il se porte sans soutien-gorge en laissant voir à nu une large bande ventrale. Des manifestations ont eu lieu dans les établissements (même dans le 7^e arrondissement, au lycée Duruy, c'est dire !) dénonçant « une doxa vestimentaire imposée » au nom d'une prétendue liberté d'expression personnelle. On notera encore que ce sont les élèves des classes préparatoires qui ont essayé de pacifier un peu l'affaire. Ce qui est étonnant c'est que ces jeunes filles peuvent dire à la fois (c'est dans un article d'une demi page du journal *Le Monde* !) que « c'est pour faire bander » mais qu'en même temps la faute incombe au regard des garçons qui n'ont qu'à pas regarder : c'est aux garçons de s'adapter c'est-à-dire d'émasculer leur regard, et non l'inverse.

Badiou disait qu'il fallait se méfier du capital, ici le lobby de la mode, qui tend à unifier et à émasculer le désir dans une érotisation de provocation.

Autre phénomène difficile encore : ce qu'on appelle aujourd'hui les dysphories de genre et la mode nouvelle de la transidentité que les médias et la mode portent au pinacle : il y a bien sûr les tentations « trans » d'une jeunesse déçue par le symbolique, à trous bien sûr, il est toujours à trou le symbolique comme les *blue jeans* aujourd'hui.

Plus troublant encore cette érotisation du champ social à travers la montée sur la place publique par la publication de nombreux ouvrages traitant de ce sujet, de la prostitution des jeunes filles, étudiantes en particulier.

Ces jeunes filles peuvent adopter des relations tarifées dans une société laïque et prise au mot de la marchandise. La prostitution n'est plus aujourd'hui un délit, sauf pour les mineures bien sûr. Tout va donc dans le sens d'écraser ce qui n'a pas de prix (c'est le titre d'un livre d'Annie Lebrun), en écrasant l'énigme que constituent les femmes pour elles et pour les hommes. C'est à cela que conduit la marchandise en disant qu'il y a un prix à tout. Plusieurs disent ou écrivent qu'on n'en revient pas si facilement.

Elles deviennent des travailleuses du sexe, Elles vont se prostituer en considérant la prostitution comme un mode d'accès à une indépendance financière mais également comme moyen d'accès à la maîtrise de la violence supposée et de la vulgarité du désir masculin.

Les sociologues en conviennent : elles sont lancées dans la rue et non plus protégées dans l'alcôve et la vie familiale, et dans la protection judiciaire qui se caractérisait par une certaine mansuétude à l'égard des femmes

Des jeunes femmes écrivaines (comme Emma Becker qui a écrit *La Maison*), sociologues, étudiantes, tâtent de la prostitution avec l'idée bien sûr de dominer le désir masculin ! Virginie Despentes en fait la promotion : elle ne regrette rien d'autant qu'elle a pu s'affranchir de cette histoire de féminité qui est, dit-elle, « de l'arnaque ». (En soi c'est pas si bête mais c'est un peu bête de se priver des hommes !) En s'affranchissant d'un tiers social forcément contraignant, elle est passée à l'homosexualité. Elle est, dit-elle, « soulagée de l'hétérosexualité », « du devoir de séduire et plaire avec les échecs possibles, de s'habiller des insignes du plaire, de modeler son corps et son habillement, et par là même se défaire d'un narcissisme singulier ». Elle est pertinente cette Virginie avec son beau nom de vierge, qui va jusqu'à formuler que, pour les femmes, le narcissisme est bien singulier.

L'errance des femmes en partance du patriarcat (s'il existe, s'il tient), parce qu'il correspondrait à un état du capital, fait qu'elles ne peuvent ni s'étalonner, ni trouver leurs limites et sont amenées donc à demander toujours plus et tout : elles sont nomadisées dans un réel qui les conduit à des répétitions et les amène à poser la question de la folie, telles Nancy Huston ou Nelly Arcan qui, après avoir écrit « Putain », écrit « Folle ». « J'ai quitté

mon copain avec qui j'étais depuis 13 ans, j'ai voulu être folle » m'a dit une patiente venue en CMU pour une boulimie inquiétante. C'est aussi la question que pose une patiente prise par des comportements alimentaires extrêmes, qui formule en rêve, lorsqu'elle commence à s'en sortir, la question : « quelle est ma folie ? » ; elle le dit très bien : de ne pas coller à elle-même, c'est-à-dire de ne pas pouvoir se raccrocher à un narcissisme.

La clinique de la délinquance peut être une clinique de la folie, d'une forme de folie des femmes quand elles sont hors du monde, de l'articulation phallique, et de la société. Ce n'est pas la psychose. Dans un mouvement nihiliste, c'est plutôt d'un désêtre qu'elles parlent. Il y a dans l'ascèse anorexique l'effet d'une décomposition du langage. J'en avais parlé pour l'anorexie en disant qu'elles se sont « abstraites » ; Lacan dit d'ailleurs que l'abstraction est une dé-métaphorisation. Or c'est bien comme métaphore que l'on est dans le langage. Il s'agit bien dans ces cas extrêmes de sortir du langage : folie des femmes, folie de la radicalité qui a poussé certaines mystiques à se défaire (ou s'absorber) du grand Autre vers la mort.

Julia Kristeva avait justement vu à propos de l'aspiration mystique une « érotomanie divine » dans la tentative de mise en discours d'un rapport immédiat à un grand Autre absolu, Il en va de même aujourd'hui dans la mise en discours d'un rapport immédiat à un grand Autre, celui-ci même qui est l'Autre social d'où vient l'appel à se coller à lui, dans l'anonymat d'une indifférenciation privé/public, érotomanie sociale souvent pornographique. Les choses ne se jouent plus dans l'alcôve mais plutôt sur « Tinder » et dans les « nues ».

Le 29 septembre 2020